

SPARTACUS

*LA RÉVOLTE
DES ESCLAVES*

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Morts pour la France :

1-Le chaudron des sorcières (7504)

2-Le feu de l'enfer (7622)

3-La marche noire (7745)

L'EMPIRE :

1-L'envoûtement (7836)

2-La possession (7992)

3-Le désamour (8133)

LA CROIX DE L'OCCIDENT :

1-Par ce signe tu vaincras (8218)

2-Paris vaut bien une messe (8328)

MAX GALLO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ROMAINS-1 SPARTACUS

*LA RÉVOLTE
DES ESCLAVES*

ROMAN



REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Romulus : 754-715 av. J.-C.

République romaine

Marius, consul : 107 av. J.-C.

Sylla, consul : 88 av. J.-C.

• Guerre servile de *Spartacus* : 73-71 av. J.-C.

Les Romains, t. 1

Pompée et Crassus, consuls : 70 av. J.-C.

César passe le Rubicon : 49 av. J.-C.

Assassinat de César : 44 av. J.-C.

Empire romain

Dynastie julio-claudienne

Octave-Auguste : 27 av. J.-C. -14 apr. J.-C.

Tibère : 14-37

Crucifixion du Christ : autour de 30

Caligula : 37-41

Claude : 41-54

• *Néron* : 54-68

Les Romains, t. 2

Galba

Othon

Vitellius : 68-69

Dynastie flavienne

Vespasien : 69-79

• *Titus* : 79-81

Les Romains, t. 3

Domitien : 81-96

Nerva : 96-98

Dynastie des Antonins

Trajan : 98-117

Hadrien : 117-138

Antonin le Pieux : 138-161

• *Marc Aurèle* : 161-180 *Les Romains*, t. 4

Commode : 180-192

Pertinax : 193

Dynastie des Sévères

Septime Sévère : 193-211...
Dioclétien : 284-304
Maximien : 306-310
Galère : 304-311
Constance 1^{er} Chlore : 305-306
Sévère : 306-307
Maximin II Daïa : 307-313
Licinius : 307-323

Dynastie constantinienne

- *Constantin 1^{er}* : 306-337 *Les Romains*, t. 5

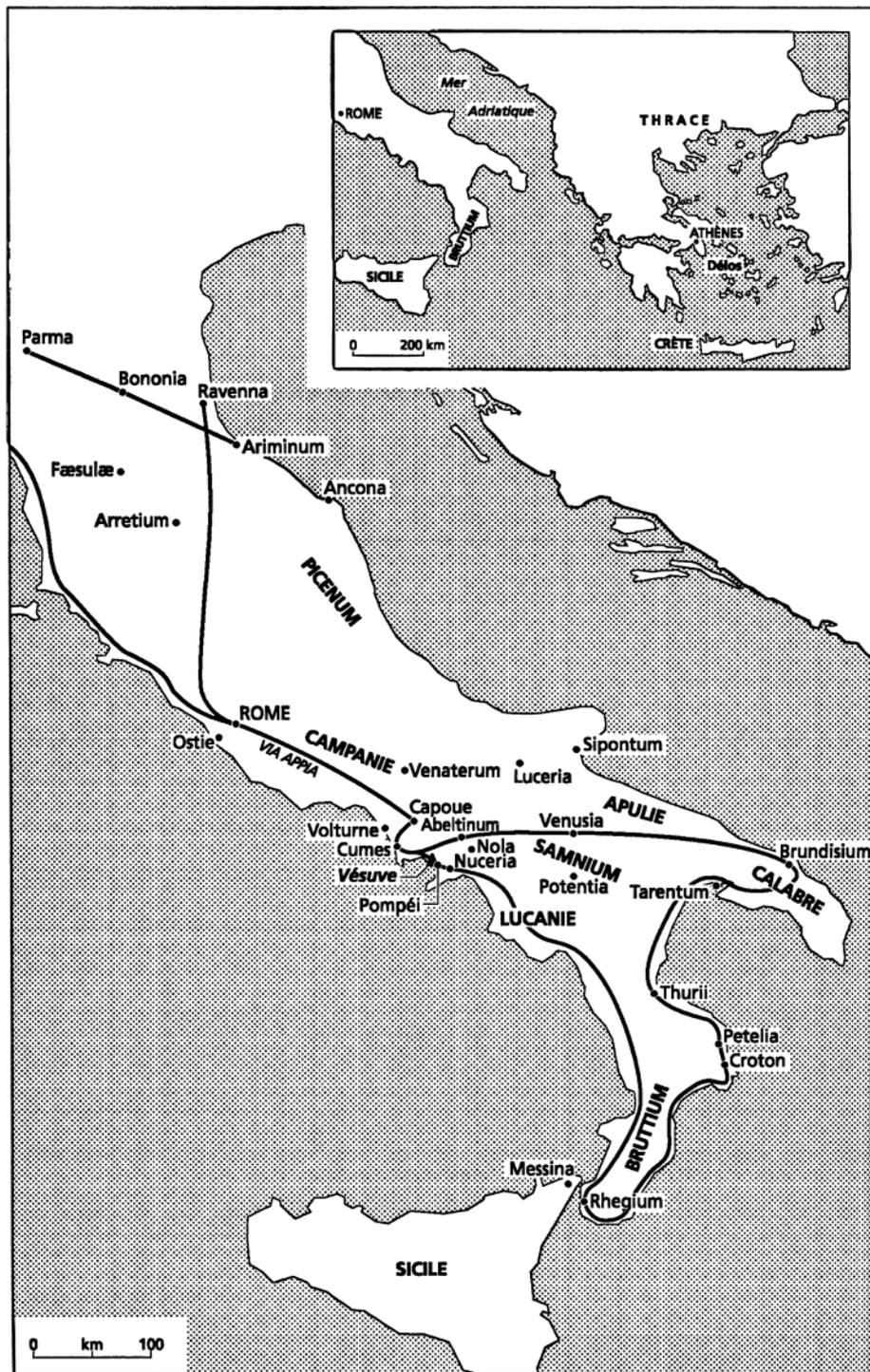
Crispus César : 317-326
Constantin II : 337-340
Constant 1^{er} : 337-350
Constance II : 337-361
Julien : 361-363
Jovien : 363-364

Fin de l'Empire d'Occident.

*Pour Arthur Koestler, pour son Spartacus.
En hommage et en souvenir.*

« Spartacus, un Thrace d'origine mède, possédait beaucoup de courage et de force, et surtout son intelligence et sa douceur l'élevaient au-dessus de sa condition et le rendaient plus grec que sa naissance. »

PLUTARQUE, *Vies parallèles*, Crassus, VIII, 3.



ITALIE ANTIQUE

PROLOGUE

Une nuit d'hiver en 71
avant Jésus-Christ

1

À l'extrémité de l'Italie, sur cette pointe de terre qu'un bras de mer sépare de la Sicile, une nuit d'hiver est tombée.

Il pleut. Il neige.

Ici et là brûlent de grands feux dont le vent couche les flammes bleutées.

Des hommes passent, armés. D'autres sont accroupis épaule contre épaule, tendant leurs mains au-dessus des braises.

Parfois on entend des coups sourds, des éclats de voix, le son aigre des trompettes.

Sur un étroit plateau que domine et protège une falaise, deux troncs d'arbres posés l'un sur l'autre se consomment.

Près de ce foyer, un homme, debout, bras croisés, dit :

— Moi, Spartacus, prince des esclaves, je vais livrer bataille aux dix légions romaines du proconsul Licinius Crassus !

Il porte une cape de couleur pourpre accrochée à son cou par une chaîne d'or. Elle couvre en partie ses épaules et le torse serré dans un gilet de cuir. Elle tombe jusqu'aux mollets, entourés de lanières croisées liées au-dessus des genoux et retenant les sandales à larges semelles. Les jambes

sont nues, épaisses, pareilles à de grosses branches noueuses. À sa ceinture cloutée pend un glaive court.

Il fait un pas, se rapprochant ainsi du feu.

— Écoute-moi, Posidionos, et toi aussi, Jaïr..., commence-t-il.

Il s'est penché vers les deux hommes, assis devant les flammes, la tête levée, ne quittant pas des yeux la silhouette de Spartacus.

Elle apparaît immense : un bloc que rien ne semble pouvoir renverser.

— Tu vas vaincre encore, Spartacus ! murmure une voix surgie d'une anfractuosité de la falaise.

Une femme à demi cachée dans une peau de mouton, ses longs cheveux blonds tombant sur ses épaules, s'approche du foyer, se redresse tout à coup, levant les bras au-dessus de sa tête, rejetant sa fourrure, laissant voir son corps svelte sous une tunique de lin.

— J'ai interrogé Dionysos. Il te protège. Il m'écoute. J'ai dansé pour lui. Il est le fils de Zeus, ne l'oublie pas.

Elle bondit, s'agenouille, enserme les cuisses de Spartacus.

Il pose sa main sur la tête de la jeune femme, caresse ses cheveux.

— Apollonia, dit-il, Dionysos ne parle plus par ta bouche, comme autrefois. Les mots que tu prononces viennent seulement de ta gorge et de ton ventre.

Il se tourne vers la nuit que secoue le vent.

— Vous entendez comme moi... ? murmure-t-il.

Du lointain des terres de cette presqu'île qu'on appelle le Bruttium roulent un martèlement sourd, des éclats de trompette, des grincements, des voix.

— Licinius Crassus est là avec ses légions, reprend Spartacus. Il fait dresser une palissade, creuser un fossé. Il nous enferme. Il nous accule. C'est ainsi qu'on chasse les fauves et qu'on prend les grands thons au piège. Puis on les massacre et la terre ou la mer deviennent rouges. Voilà ce que prépare Licinius Crassus. La gloire de nous vaincre est son seul désir. Il possède déjà toutes les richesses. Il détient la plus grosse fortune de Rome, et le Sénat lui a remis tous les pouvoirs. Mais il lui manque d'avoir conduit les légions à la victoire. Nous sommes sa proie. Avec notre sang il teindra son manteau et, ainsi vêtu de la pourpre, il triomphera à Rome.

Il regarde Posidionos puis Jaïr, et ajoute d'une voix sourde :

— Vous le savez, les Romains agissent ainsi. Aucun peuple, ni le Numide, ni le Grec, ni le Juif, ni le Thrace ne doivent rester libres. Nous sommes des esclaves. Nous avons défié Rome. Elle ne peut nous laisser en vie. Que réponds-tu à cela, Apollonia ?

Elle écarte les bras, reste à genoux devant Spartacus.

— Souviens-toi, Apollonia, continue-t-il. C'était non loin du marché aux esclaves de Rome, dans cette salle sombre du quartier de Vélabre où nous étions parqués, entravés. Nous devions rejoindre le lendemain Capoue, le *ludus* des gladiateurs. Nous étions une vingtaine d'hommes à nous obser-

ver, voués à combattre dans la même arène, les uns contre les autres, ou livrés à des bêtes fauves. Nul ne pouvait connaître son destin. Chacun craignait le sort qu'il imaginait pour l'autre. Était-ce ce Gaulois qui m'égorgerait ? Tuerais-je ce Numide, ou bien le maître du *ludus*, le laniste, lâcherait-il contre moi ses tigres, ses ours, ses lions, ou plusieurs gladiateurs, ce Germain et ce Dace ? Cette nuit-là, j'ai fait un songe. J'ai vu un serpent enroulé autour de mon visage, sa bouche contre la mienne, sa langue fourchue effleurant mes lèvres. Je me suis réveillé et je t'ai raconté cette vision. Tu m'as écouté, les yeux exorbités. Tu étais alors habitée par l'esprit de Dionysos. Tu t'es mise à trembler, à te balancer d'avant en arrière, à danser. Tu m'as dit, et ta voix était si forte que je n'ai pas douté de la vérité de ta prophétie : « Spartacus, ce serpent qui t'enserme et qui t'embrasse est le signe d'une grande et terrible puissance. Elle t'enveloppera, Spartacus ! Elle fera de toi un prince. Les hommes enchaînés appartenant à toutes les races te rejoindront pour redevenir libres. Tu seras à la tête d'une armée. Tu vaincras les légions. Tu t'empareras des enseignes des questeurs et des consuls, des faisceaux des licteurs. Tu prendras des villes. Tu feras trembler Rome !

Spartacus s'est interrompu, a fait quelques pas, puis, revenant vers Apollonia, il a ajouté :

— Dionysos ne t'avait pas menti. Rome, oui, Rome a tremblé devant moi, le guerrier thrace, devant moi, le déserteur de son armée, moi, l'esclave, moi, Spartacus le gladiateur, devenu prince des esclaves !

Il lève les bras et sa cape glisse, découvrant ses épaules massives.

— Je remercie le fils de Zeus, Dionysos, et tous les dieux de m'avoir dispensé cette joie et cette gloire.

Il pose ses mains sur la tête d'Apollonia.

— Tu as dit aussi, Apollonia, que ce destin de prince me conduirait à une fin malheureuse. Même au soir des victoires, je n'ai jamais oublié ces derniers mots de ta prophétie. Je savais que le moment viendrait. Il est là, Apollonia, cette nuit ou demain ; dans peu de temps, nous le rencontrerons. Et il nous pliera, nous courberons la nuque sous sa poigne...

Apollonia gémit. Elle se voûte, se cache la tête sous la peau de mouton, puis recule, trébuchant à chaque pas, et la nuit peu à peu la dévore.

Alors Spartacus s'assoit de l'autre côté du feu, en face de Posidionos et de Jaïr.

Je m'appelle Gaius Fuscus Salinator.

J'ai été légat du proconsul Licinius Crassus, l'homme le plus riche et le plus puissant de Rome.

Le Sénat lui avait donné tous les pouvoirs afin qu'il anéantisse l'armée de Spartacus, un ancien gladiateur thrace qui avait rassemblé autour de lui des dizaines de milliers d'esclaves révoltés et de miséreux de la plèbe. Depuis près de deux années, il ravageait avec ses bandes toute l'Italie, du Pô jusqu'à la presqu'île du Bruttium.

Il écrasait, humiliait, tuait les préteurs, les consuls et leurs soldats qui l'avaient affronté. Il semblait invincible, les cohortes se débandaient et Rome tremblait. Elle avait fini par confier son destin à Crassus qui m'avait choisi comme l'un de ses légats.

Notre armée, composée de dix légions, s'était mise en marche.

Je chevauchais constamment près de Crassus et admirais son énergie forcenée, sa volonté de vaincre, en même temps que je découvrais sa sauvage brutalité.

Mais nous chassions des bêtes féroces plus que des hommes.

Au bout de quelques semaines de poursuites et de combats, nous avons réussi à contraindre Spartacus à se réfugier dans cette presqu'île du Bruttium qui constitue l'extrémité de l'Italie. C'est là que Crassus avait choisi d'exterminer ses hordes. Il voulait empêcher leur fuite en dressant une palissade de la hauteur de deux hommes et en creusant un fossé de plus de cinq pas de large et trois pas de profondeur.

Cet obstacle, ce mur qui allait d'une côte à l'autre, de la mer Ionienne à la mer Tyrrhénienne, devait être infranchissable.

Les vagues et nos légions encerclaient ainsi Spartacus et ses fauves.

Une nuit d'hiver, alors qu'avec deux centurions je longeais, sous la pluie et la neige, la palissade, nous avons été assaillis par une dizaine d'esclaves qui se tenaient en embuscade, sans doute après avoir tué les sentinelles. Les deux centurions ont été égorgés par des hommes qui ont bondi sur eux comme des tigres. Ils n'ont pu ni crier ni se défendre.

J'ai été blessé, lié, traîné dans le camp des esclaves. J'ai pensé que mes insignes de légat m'avaient sauvé la vie et qu'on me réservait pour l'une de ces exécutions publiques dont les hommes, quels qu'ils soient, apprécient la cruauté.

J'ai perdu conscience.

La chaleur d'un feu m'a réveillé.

J'étais allongé sur le sol, au pied d'une falaise, près des flammes qui consumaient deux gros troncs d'arbres.

Une femme dansait autour du foyer, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules, le corps caché par une peau de mouton. Elle s'arrêtait soudain, prenait à deux mains les anses d'une petite amphore, puis, la tête rejetée en arrière, elle buvait. Le vin coulait des commissures de ses lèvres sur sa poitrine.

Trois hommes étaient assis non loin du feu. L'un d'eux s'est levé et s'est avancé vers moi. Il portait une cape de couleur pourpre attachée à son cou par une chaîne d'or. Il était de haute stature. Sa prestance, son expression orgueilleuse, l'intensité de son regard et jusqu'aux rides méprisantes qui cernaient sa bouche, révélaient le chef.

Il a tiré de son fourreau un glaive court de centurion. Il a approché la pointe de sa lame de ma gorge, m'en a éraflé la peau et j'ai senti la brûlure de l'entaille, le sang qui perlait.

— Regarde Spartacus avant de mourir, m'a-t-il dit.

Puis, brusquement, il a rentré son glaive dans le fourreau et s'est assis près de moi.

— Tu es jeune, pour un légat, a-t-il repris. Qui es-tu ?

Je ne voulais pas répondre à ce barbare, à cet esclave.

J'étais magistrat de la République romaine. Je donnais des ordres et n'en recevais pas. J'étais citoyen. Spartacus, lui, n'était qu'une bête parlante.

J'avais suivi avec les légions sa trace sanglante. Les corps de citoyens égorgés, mutilés, de femmes éventrées, les villas réduites en cendres, les